





Eleon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.

Boufflers, Stanislaus Jean de ³



Barb. Vecf. M. J. Sedame
 Cat. für ...
 Penn ...
 8. vst. ... 15257, 15238
 etc.





LA REINE
DE
GOLCONDE,
CONTE.



LA REINE
DE
GOLCONDE
CONT.





ÉPITRE.

*P*AR votre ordre, Belle Eliante,
Je vais, du léger Hamilton,
Avec une voix glapissante,
Essayer de prendre le ton.
Il avoit une tendre Lyre,
Dont il jouoit adroitement,
Même au milieu de son délire;
Moi, je n'ai qu'un Sistre Allemand,
Et les sons aigres que j'en tire
Ne peuvent, à ce que je crois,
Bien accompagner que ma voix.

A ij

4 ÉPITRE.

*Mais, sans m'arrêter davantage,
Je vais vous raconter comment
ALINE, auprès de son Village,
Troqua, dans un vallon charmant,
Son innocence & son laitage
Contre un vilain petit Enfant.
Vous, en pareille circonstance,
Voici ce que vous auriez fait.
Vous auriez mangé votre lait,
Et conservé votre innocence ;
ALINE, de cet Enfant-là,
Dont le hazard m'avoit fait pere,
Fit à ses parens un mystère,
Mais sa taille à la fin parla.
Sa mere même apprit par-là*

É P I T R E. }

Qu'elle seroit trop-tôt grand'mere;
J'ai remarqué que les parens
Ont tous un singulier caprice ;
Ils veulent qu'on les avertisse,
Avant de faire des enfans ;
Mais il est rare qu'on le puisse.
Mon ALINE n'avertit pas,
Faute d'avoir prévu le cas ;
La maudite mere, en furie,
Donne cent coups à ma Beauté,
Son doux visage est souffleté,
Sa gorge d'albâtre est meurtrie ;
Et, pour comble de cruauté,
Mon brutal beau-pere irrité
Chasse à jamais de sa Patrie
ALINE & ma postérité :



6 ÉPITRE.

*Cependant , malgré ce tapage ;
Pour ALINE rassurez-vous.
Le Ciel est toujours assez doux
Pour la Beauté qui n'est pas sage,
Et jamais un joli visage
Ne fut , dit-on , mangé des loups.
D'ALINE , une ville inconnue
Reçut un petit Citoyen ;
Par-tout elle fut bien reçue ;
Elle ne manqua plus de rien ;
Et des gens qui depuis l'ont vûe
M'ont dit qu'elle se portoit bien.*





LA REINE

D E

GOLCONDE,

C O N T E .

J E m'abandonne à vous,
 ma plume ; jusqu'ici
 mon esprit vous a con-
 duite ; conduisez aujourd'hui
 mon esprit , & commandez à
 votre Maître.

Le Sultan des Mille & une
 Nuit interrogeoit Dinazarde ;
 le Géant Molinos, son belier ;

A iv

& on leur contoit des histoires, contez m'en aussi quelqu'une que je ne sçache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin.

Pour vous, mes Lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir, & non point pour le vôtre, que j'écris. Vous êtes entourés d'Amis, de Maîtresses & d'Amans; vous n'avez que faire de moi pour vous amuser; mais moi, je suis seul, & je voudrois bien me tenir bonne compagnie moi-même.

Arlequin, en pareil cas, appelle Marc Aurele, *Imperator Romano*, à son secours pour s'endormir: moi, j'appelle la REINE DE GOLCONDE pour me réveiller.

(9)

J'étois dans un âge où un Univers nouveau se déploye à des organes à peine développés, où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent ; où des sens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais desirs dans de plus douces illusions : j'avois quinze ans, en un mot ; & j'étois loin de mon Gouverneur sur un grand cheval Anglois à la queue de vingt chiens courans qui chassoient un vieux Sanglier : jugez si j'étois heureux. Au bout de quatre heures, ces chiens tomberent en défaut, & moi aussi. Je perdis la chasse, après avoir long-tems couru à toute



bride , comme mon cheval étoit hors d'haleine , je descendis : nous nous roulâmes tous deux sur l'herbe ; ensuite il se mit à brouter , & moi à dormir.

Je déjeunai avec du pain & une perdrix froide dans un vallon riant , formé par deux côteaux couronnés d'arbres verts. Une échappée de vûe offroit à mes yeux un hameau bâti sur la pente d'une colline éloignée , dont une vaste plaine , couverte de riches moissons & d'agréables vergers , me séparoit.

L'air étoit pur , & le ciel ferein , la terre encore brillante des perles de la rosée , &

le soleil à peine au tiers de sa course ne causoit encore que des feux temperés, qu'un doux zéphire modéroit par son haleine.

Où sont ces Amateurs de la Nature, qui sçavent si bien jouir d'un beau tems & d'un joli paysage ? C'est pour eux que je parle ; car pour moi, j'étois alors moins occupé de cet objet, que d'une Payfanne en corset & en cotillon blanc que je voyois venir de loin avec un pot au lait sur sa tête. Je la vis avec un secret plaisir passer sur une planche qui servoit de pont au ruisseau, & suivre un sentier qui devoit conduire ses pas auprès de l'endroit où j'é-

tois assis. En approchant, elle me parut d'une grande fraîcheur, & sans rien concevoir de ce qui se passoit au-dedans de moi, je me levai pour aller à sa rencontre. Chaque pas que je faisois, l'embellissoit à mes yeux, & bien-tôt j'eus regret à tous ceux que j'aurois pû faire pour la voir plûtôt. La Géorgie & la Circassie ne produisent que des Monstres en comparaison de ma petite Laitiere, & jamais une créature aussi parfaite n'avoit orné l'Univers. Ne sçachant quel compliment lui faire pour entrer en conversation avec elle, je lui demandai à boire un peu de son lait pour me rafraîchir.

Je lui fis ensuite quelques questions sur son village, sur sa famille, sur l'âge qu'elle avoit; elle me répondit à tout avec une naïveté & une grace qui rendoient ses paroles dignes de sortir de sa bouche.

Je fçus qu'elle étoit du Hammeau voisin, & qu'elle s'appelloit ALINE. Ma chere ALINE, lui dis-je, je voudrois bien être votre frere: (ce n'est pas cela que je voulois dire,) & moi, je voudrois bien être votre sœur, me répondit-elle. Ah! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez, ajoutai-je en l'embrassant. ALINE voulut se défendre de mes caresses, & dans les efforts qu'elle

fit, son pot tomba & son lait
coula à grands flots dans le
senticier. Elle se mit à pleurer,
& se dégageant brusquement
de mes bras, elle ramassa son
pot & voulut se sauver. Son
pied glissa sur la voye lactée,
elle tomba à la renverse; je
volai à son secours, mais inu-
tilement. Une puissance plus
forte que moi m'empêcha de
la relever & m'entraîna dans sa
chute. . . . J'avois quinze ans,
& ALINE quatorze. C'étoit
à cet âge & dans ce lieu
que l'Amour nous attendoit
pour nous donner ses premie-
res leçons. Mon bonheur fut
d'abord troublé par les pleurs
D'ALINE, mais bien-tôt sa

douleur fit place à la volupté , elle lui fit aussi verser des larmes ! Et quelles larmes ! ce fut alors que je connus vraiment le plaisir , & le plaisir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Le Tems qui sembloit avoir cessé d'exister pour nous , suivoit sa marche pour le reste de la Nature , & le Soleil incliné vers l'horison , rappelloit les Bergers à leurs cabanes & les troupeaux à leurs étables : l'air retentissoit du son des Cornemuses & des chants des travailleurs qui retournoient au repos. Il est tems que je m'en aille , dit ALINE ; car ma mere me batiroit. Je respec-

tois encore ma mere dans ce
tems-là ; je n'eus pas l'esprit de
la défabufer du respect qu'elle
avoit pour la sienne. J'ai perdu
mon lait & mon honneur ,
ajouta-t-elle ; mais je vous le
pardonne. Allez , lui répondis-
je , vous êtes plus blanche que
n'étoit votre lait , & le plaisir
vaut mieux que l'honneur. Je
lui donnai le peu d'argent que
j'avois sur moi & un anneau
d'or que je portois au doigt ;
elle me promit de ne jamais le
perdre. Nos visages toujours
collés l'un contre l'autre se fé-
parerent humides de larmes &
de baisers. Je remontai à che-
val, & après avoir suivi aussi loin
que je pus des yeux ma chere

ALINE ,

ALINE , je fis mes derniers adieux aux lieux consacrés par mes premiers plaisirs , & je revins au Château de mon pere , bien fâché de n'être point un petit payfan du hameau d'ALINE.

J'avois bien résolu de ne plus aller à la chasse ailleurs que dans ce charmant vallon , & de faire grace , en faveur de la belle ALINE , à tout le gibier de la Province ; mais ces projets , si chers à mon cœur , s'évanouirent comme un songe. J'appris en arrivant que des nouvelles imprévues forçoient mon pere à partir le lendemain pour Paris. Il m'emmena avec lui ; j'embrassai ma mere en pleu-

B

rant : mais c'étoit ALINE que je pleurois.

Le tems rongé l'acier & l'Amour ; j'étois inconsolable en partant , je suis consolé en arrivant ; à mesure que je m'éloigne d'ALINE , ALINE s'éloigne de mon esprit , & la joie d'entrer dans un monde nouveau me fit oublier les délices de celui que je quittois. Le libertinage & l'ambition remplacèrent l'amour dans mon cœur. Je servis six pénibles campagnes , dans lesquelles je reçus de grandes blessures & de petites récompenses ; je revins à Paris me dédommager , dans le service des Belles , de tout ce que j'avois souffert au service de l'Etat.

Sortant un jour de l'Opera ;
je me trouvai par hazard à côté
d'une jolie femme qui atten-
doit son carosse ; après m'avoir
regardé avec attention , elle
me demanda si je la reconnois-
sois ; je lui répondis que j'avois
le bonheur de la voir pour la
premiere fois. Regardez - moi
bien , dit - elle ; l'ordre n'est
pas dur , répondis - je , & vo-
tre visage sçaura bien vous
faire obéir : mais plus je vous
regarde , plus je trouve de dif-
férence entre tout ce que j'ai
vû jusqu'à présent & ce que je
vois à cette heure. Mais puif-
que mes traits mêmes ne vous
rappellent point, dit-elle , peut-
être que mes mains feront plus

heureuses. Alors ôtant son
gand, elle me montra l'anneau
que j'avois jadis donné à la pe-
tite A L I N E : l'étonnement
m'ôta la parole. Son carosse
arriva, elle me dit d'y monter
avec elle, je la suivis. Voici
son histoire.

» Vous vous souvenez peut-
» être encore de mon pot au
» lait & de tout ce que je per-
» dis avec lui. Vous ne sça-
» viez ce que vous faisiez, ni
» moi non plus; mais je sçus
» bien-tôt que c'étoit un en-
» fant: ma mere s'en apperçut
» aussi, & me chassa de la mai-
» son; je m'en allai, deman-
» dant l'aumône, à la Ville voi-
» sine, où une vieille femme

» me retira. Elle me servoit de
» mere, & je lui servis de nié-
» ce; elle eut soin de me parer
« & de me produire ; je répé-
» tois souvent par son ordre les
» leçons que vous m'aviez don-
» nées ; & comme vous aviez
» eu pour successeur immé-
» diat le Curé du lieu , votre
» fils lui échut en partage. Il
» en a fait depuis un très-joli
» Enfant de Chœur. Ma Tante
» espérant que ma beauté lui
» seroit encore plus utile dans
» une grande Ville, me mena
» à Paris, où après avoir passé
» par plusieurs mains différen-
» tes , je tombai dans celles
» d'un vieux Président : une
» des premières personnes de

Bij

» l'État pour la dignité, étoit une
» des dernières pour l'amour,
» & il se trouvoit réduit à bien
» peu de chose, quand il étoit
» dépouillé de sa perruque, de sa
» simarre & de son porte-feuille.
» Cependant le peu qui en
» restoit m'aima à la folie, &
» nous combla, ma Tante &
» moi, d'argent & de pierre-
» ries. Ma Tante mourut, j'en
» héritai ; j'avois environ vingt
» mille livres de rente & beau-
» coup d'argent comptant ; je
» trouvai le métier que j'avois
» fait jusqu'alors ennuyeux, je
» voulus faire celui d'honnête
» femme, qui a aussi son en-
» nui. Pour deux louis que je
» donnai à un Généalogiste, je

» fus une fille d'assez bonne
 » maison. Quelques liaisons que
 » je formai avec des Gens de
 » Lettres me valurent la réputa-
 » tion d'esprit, peut-être même
 » un peu d'esprit. Enfin un
 » homme de naissance, riche
 » de plus de cent mille livres
 » de rente, crut foiblement
 » payer ma vertu en m'épou-
 » fant, & la pauvre ALINE
 » est à présent pour le Public,
 » *la Marquise de Castelmont* ;
 » mais pour vous, *la Marquise*
 » *de Castelmont* veut encore
 » être ALINE.

Et qui avez-vous plus aimé ;
 lui dis-je, de tout ce que vous
 avez connu ? » Pouvez-vous
 » me le demander, me répon-

dit-elle ; j'étois simple, quand
vous m'avez vûe, & je ne l'étois
plus, quand j'en ai vû d'au-
tres. J'avois commencé à me
parer, je n'étois plus si belle,
j'avois befoin de plaire, je
ne pouvois plus aimer. L'art
nuit à tout ; le rouge que
nous mettons décolore nos
joues, les sentimens que nous
affectons refroidissent nos
cœurs. Je n'ai aimé que vous,
& quoiqu'il soit aisé d'être
plus fidele que moi, il seroit
impossible d'être plus conf-
tante ; votre idée toujours
présente à mon esprit dans
les infidélités que je vous
faisois, en empoisonnoit pres-
que toujours le plaisir.

» J'avoueraï cependant qu'elle
» leur prêtoit de tems en tems
» des charmes.

J'eus une véritable joie de retrouver ma chere ALINE ; nous nous embrassâmes avec les mêmes transports que dans ces tems heureux où nos lèvres n'avoient point encore rencontré d'autres lèvres , & où nos cœurs répondoient aux premières invitations de la volupté. Nous arrivâmes chez elle ; j'y restai à souper , & comme M. de *Castelmont* étoit absent , je survécus à toute la compagnie , & j'usai de mes droits. L'Amour fuit les alcoves dorées & les lits superbes , il aime à voltiger sur l'émail

des prairies & à l'ombre des
vertes forêts. Mon bonheur se
borna donc à passer la nuit en-
tre les bras d'une jolie femme ;
mais elle ne s'appelloit & n'é-
toit plus ALINE.

Amans qui voulez connoî-
tre l'amour ou seulement la
volupté , n'allez point en bon-
ne fortune avec des lettres du
Ministre dans votre poche qui
vous forcent à partir pour l'ar-
mée. C'est dans ces circon-
stances que je vis Madame de
Castelmont , & j'y perdis beau-
coup. Jusqu'à quand la trom-
peuse voix de la gloire rendra-
t-elle odieux ce doux repos &
ces tendres plaisirs ? Jusqu'à
quand préférera-t-on la guerre



à l'amour ? Je ne faisois point encore ces sages réflexions ; quand on est Brigadier , comme je l'étois , on pense plutôt à devenir Maréchal de Camp que Philosophe , & malgré toute la sévérité des Ministres, on en est ordinairement plus près. J'entrai donc dans ma chaise en sortant de chez Madame de *Castelmont* , & je volai avec plaisir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans loin de ma Patrie , après avoir essuyé à la fois bien des coups de fusil & beaucoup d'injustices , je passai aux Colonies en qualité de Lieutenant Général.

Je laisse aux Poètes & aux Gascons le soin d'essuyer & de décrire des tempêtes : pour moi , j'arrivai sans accident ; tout étoit calme à mon arrivée , & mon séjour dans les Indes ressembloit plutôt à un voyage de plaisir qu'à une Commission Militaire. N'ayant donc rien à faire , je parcourus les différens Royaumes qui partagent ce vaste pays , & je m'arrêtai en GOLCONDE ; c'étoit alors le plus florissant État de l'Asie. Le peuple étoit heureux sous l'empire d'une femme qui gouvernoit le Roi par sa beauté, & le Royaume par sa sagesse. Les coffres des Particuliers & ceux de l'État étoient

également pleins. Le payfan cultivoit sa terre pour lui, ce qui est rare ; & les Trésoriers ne recevoient point les revenus de l'État pour eux, ce qui est encore plus rare. Les Villes ornées d'édifices superbes, & plus embellies encore par les délices qui y étoient rassemblées, étoient pleines d'heureux citoyens fiers de les habiter ; les gens de la campagne y étoient retenus par l'abondance & la liberté qui y regnoient, & par les honneurs que le Gouvernement rendoit à l'Agriculture ; les Grands enfin étoient enchantés à la Cour par les beaux yeux de leur Reine, qui sçavoit l'art de ré-

compenser leur fidélité , sans épuiser les trésors publics : art infaillible & charmant, dont les Reines usent trop peu à mon gré , & dont le Roi son époux ignoroit qu'elle se servît. J'arrivai à cette Cour , & j'y fus reçu avec tout l'agrément possible. J'eus d'abord une Audience publique du Roi , ensuite de la Reine , qui m'ayant apperçu de loin, baissa son voile. Sur sa réputation, je l'avois soupçonnée de ne rien voiler ; je fus très-étonné de cette réception : au reste , elle me reçut fort bien , & je n'eus à me plaindre que de n'avoir pas vû son visage que je mourois d'envie de voir d'abord , parce



qu'on le disoit fort beau ; ensuite parce que tout ce qui appartient à une grande Reine est fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un Officier qui me proposa de me faire voir le lendemain les Jardins & le Parc qui environnoient le Palais ; j'acceptai la partie : nous nous levâmes avec le soleil, & il me mena par de superbes allées dans une espèce de bois touffu où les Myrthes, les Acacias & les Orangers mêloient leurs odeurs & leurs feuillages. Nous trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres ; mon guide monta légèrement dessus, & ayant sonné une fanfare avec

une trompe qu'il portoit sur lui, il s'enfuit à toute bride. Je suivis la route où j'étois, très-étonné de la conduite de l'Officier, & ne pouvant concevoir qu'il y eût un pays où ce fût l'usage de mener perdre les gens, au lieu de les mener promener; mais quelle fut ma surprise, quand arrivé à la lisière du bois, je me trouvai dans un lieu parfaitement semblable à celui où j'avois jadis connu pour la première fois ALINE & l'Amour. C'étoit la même prairie, les mêmes côteaux, la même plaine, le même village, le même ruisseau, la même planche, le même sentier; il n'y manquoit qu'une petite Laitière, que

que je vis paroître avec des habits pareils à ceux d'ALINE ; & le même pot au lait. Est-ce un songe , m'écriai-je ? Est-ce un enchantement ? Est-ce une ombre vaine qui fait illusion à ma vûe ? Non , me répondit-elle , vous n'êtes ni endormi , ni enforcélé , & vous verrez tout à l'heure que je ne suis point un fantôme ; c'est ALINE , ALINE elle-même qui vous a reconnu hier , & qui n'a voulu être connue de vous que sous la forme sous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient se délasser avec vous du poids de sa Couronne en reprenant son pot au lait ; vous lui avez rendu l'état de Laitiere plus doux que

C

celui de Reine. J'oubliai la Reine de GOLCONDE , & je ne vis qu'ALINE ; nous étions tête-à-tête alors , les Reines font des femmes ; je retrouvai ma premiere jeunesse , & je traitai ALINE comme si elle avoit conservé la sienne , parce que les Reines font toujours censées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnaissance , ALINE , reprit ses habits de Reine qu'une esclave de confiance qui l'avoit suivie , lui apporta. Nous rentrâmes dans le Palais , où je lui vis recevoir toute sa Cour avec une grace & une bonté qui charmoit tout ce qui l'appro-

choit. Elle regardoit les uns ;
parloit aux autres , sourioit à
tous ; en un mot , elle avoit
bien l'air d'être Maîtresse de
tout le monde ; mais elle ne
paroissoit la Reine de per-
sonne.

Après le dîner , pendant le-
quel tout le monde mangea
avec elle , je la suivis dans une
salle séparée , où m'ayant fait
asseoir à côté d'elle , elle me
conta aussi ses dernières aven-
tures.

Le Marquis *de Castélmont*
fut tué en duel environ trois
mois après votre départ , & il
laissa sa veuve défolée avec
quarante mille écus de rentes
pour toute consolation. Une
Cij

partie de ses biens étoit en Sicile, & exigeoit, disoit-on, ma présence. Je m'embarquai avec joie pour ce voyage; mais un vent contraire força ma Frégate de relâcher sur une Côte éloignée, où un vaisseau encore plus contraire la prit & l'emmena. C'étoit un vaisseau Turc dont le Capitaine fit à l'équipage tous les mauvais traitemens, & à moi tous les bons dont les Turcs sont capables: il me conduisit à Alger, de-là à Alexandrie où il fut empalé. Je fus vendue comme Esclave avec toute sa maison, & tombai en partage à un Marchand Indien qui me conduisit ici, & me fit apprendre la Langue du pays,

dans laquelle je fis en peu de tems de grands progrès. J'avois connu la misere ; mais point le malheur , & je ne pus supporter l'esclavage ; je me sauvai de chez mon Maître sans savoir ou j'allois ; je fus rencontrée par des Eunuques , qui me trouvant belle , m'amenèrent au Roi. J'eus beau demander grace pour ma vertu , je fus enfermée dans le Sérail , & dès le lendemain je reçus de tout ce qui m'entouroit, les honneurs de Sultane Favorite que le Roi m'avoit accordés pendant la nuit : bien-tôt la passion du Roi n'eut plus de bornes , & mon autorité n'en eut pas davantage. La GOL-



CONDE accoutumée à obéir aux Arrêts que je dictois du fond du Sérail, me vit sans étonnement devenir l'Epouse de son Souverain, qui n'étoit depuis longtems que mon premier sujet. Je me suis ressouvenue dans mon petit Palais de ce petit village où j'avois conservé mon innocence, & sur-tout de ce charmant vallon où je la perdis; j'ai voulu retracer à mes yeux l'image intéressante de mes premières années & de mes premiers plaisirs. C'est moi qui ai bâti ce hameau que vous avez vû dans l'enceinte de mon Parc; il porte le nom de mon ancienne Patrie, & tous ses habitans sont traités

comme mes parens , mes amis ;
je marie tous les ans un certain
nombre de leurs filles , & sou-
vent j'admets le plus vieux
d'entr'eux à ma table pour me
retracer le tableau de mon
vieux pere , & de ma pauvre
mere que j'aimerois à respecter,
si je la possédois encore ; les
herbes de la prairie ne sont ja-
mais foulées que par les danfes
des jeunes garçons & des jeu-
nes filles du hameau ; la coi-
gnée respectera tant que je vi-
vrai ces arbres imitateurs de
ceux qui prêterent leur om-
bre à nos amours , & mes habits
de payfanne conservés avec
mes ornemens Royaux , ne
cessent , au milieu de l'éclat
Civ

qui m'environne , de me rappeler ma premiere obscurité. Ils me forcent à respecter une condition dans laquelle j'ai été moins méprisable , que dans toutes celles auxquelles je me suis élevée depuis ; ils m'apprennent à reconnoître l'humanité par-tout ; ils m'instruisent à regner.

O la charmante Princesse que celle de GOLCONDE ! Elle étoit tout à la fois bonne Reine , bon Roi , bonne Femme & bon Philosophe ; elle étoit encore plus , elle étoit bonne Jouissance. Hélas ! je ne le sçus que pendant quinze jours , au bout desquels je fus surpris avec elle par son mari

lui-même , & obligé de sortir de son Royaume par la fenêtre de sa chambre à coucher. Je repartis peu de tems après pour la France , où je parvins aux plus grandes dignités & aux plus grandes des graces , ne méritant ni les unes ni les autres. J'ai erré depuis , sans fortune & sans espérance, de pays en pays ; enfin je vous ai rencontré dans ce désert, où je compte me fixer , puisque je trouve tout à la fois une solitude & une société.

Mon Lecteur a peut-être cru jusqu'à présent que c'étoit à lui que je contois cette histoire ; mais comme il ne m'en a point prié , il trouvera bon

que ce récit s'adresse à une petite vieille vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du désert où je suis retiré, & qui m'avoit demandé de lui conter mes aventures les plus intéressantes. Elles ont pû ennuyer ceux qui les ont lûes; mais elles furent écoutées de la vieille avec une attention singulière; elle n'en perdit pas une parole, & quand j'eus fini, elle me dit: ce qui me plaît le plus de votre Histoire, c'est qu'il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Qu'en sçavez-vous, lui dis-je? Peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre. Je suis bien sûre du contraire, me dit-elle. Madame se

mêle donc un peu de magie ;
repris-je ? Pas tout à fait , ré-
pliqua-t-elle ; mais j'ai un an-
neau qui me fait juger de la
vérité de tout ce que vous
m'avez dit. Je ne connois , lui
dis-je , que l'anneau de Salo-
mon qui puisse avoir cette
vertu. Connoissez-vous celui
D'ALINE , dit-elle en souriant ,
& en me montrant sa main ?
ALINE , que vous avez fait
monter sur le Trône de GOL-
CONDE , & que vous en avez
fait descendre , qui fugitive &
proscrite est venue chercher
dans ces lieux éloignés un asy-
le contre la colere de son
mari , à laquelle vous écha-
pâtes en sautant par la fenêtre.

Quoi ! c'est encore vous , m'écriai - je ? Je suis donc bien vieux ; car j'ai , si je m'en souviens , un an plus que vous ; mais il est impossible d'avoir un an plus que votre visage. Qu'importe , dit-elle d'un ton grave , notre âge & notre figure ? Nous étions autrefois jeunes & jolis : soyons sages à présent , nous serons plus heureux. Dans l'âge de l'amour nous avons dissipé , au lieu de jouir ; nous voici dans celui de l'amitié ; jouissons au lieu de regretter. Il n'est que des momens pour le plaisir , & toute la vie peut être pour le plaisir fixé ; l'un ressemble à la goutte d'eau , & l'autre au

diamant ; tous deux brillent du même éclat : mais le moindre souffle fait évanouir l'un ; & l'autre résiste aux efforts de l'acier ; l'un emprunte son éclat de la lumière ; l'autre porte sa lumière dans son sein & la répand dans les ténèbres. Ainsi tout dissipe le plaisir , & rien n'altère le bonheur.

Ensuite elle me conduisit vers une haute montagne couverte d'arbres fruitiers de différentes espèces ; un ruisseau d'eau vive & claire descendoit de la cime en faisant mille détours , & venoit former un réservoir à l'entrée d'une grotte creusée au pied de la montagne. Voyez , me dit-elle , si

cela fuffit à votre contentement: voilà ma demeure, qui deviendra la vôtre, fi vous le voulez ; cette terre n'attend qu'une foible culture pour vous payer abondamment des foins que vous en aurez pris. Cette eau transparente vous invite à la puiser ; du haut de cette montagne votre oeil pourra découvrir à la fois plusieurs Royumes ; montez-y , vous y respirerez un air plus vif & plus fain ; vous y ferez plus loin de la terre & plus près des Cieux : confidérez de -là ce que vous avez perdu , & vous me direz après fi vous voulez le retrouver.

Je tombai aux pieds de la

(47)

divine ALINE, pénétré d'admiration pour elle & de mépris pour moi ; nous nous aimâmes plus que jamais, & nous devînmes l'un & l'autre notre Univers. J'ai déjà passé ici plusieurs années délicieuses avec cette sage Compagne. J'ai laissé toutes mes folles passions & tous préjugés dans le monde que j'ai quitté ; mes bras sont devenus plus laborieux, mon esprit plus profond, mon cœur plus sensible. ALINE m'a appris à trouver des charmes dans un léger travail, de douces réflexions & de tendres sentimens ; & ce n'est qu'à la fin de mes jours que j'ai commencé à vivre.

F I N.



Barbier I, S. 629.

Voltaire

(17)

divine Aline, pendant d'abord
tous pour elle et de mépris
pour moi; nous nous aimâmes
plus que jamais, et nous de-
vînmes l'un et l'autre notre
Univers. Je n'ai déjà passé qu'un
seul jour avec elle, et j'ai fait
de toutes mes forces l'histoire de
tous les siècles dans le monde
que j'ai pu; mes vers sont
devenus plus laborieux, mon
esprit plus profond, mon cœur
plus sensible. Aline m'a ap-
pris à trouver des charmes dans
un léger travail, de fortes ré-
flexions et de tendres senti-
mens; et ce n'est qu'à la fin de
mes jours que j'ai commencé à
vivre.

F I N

5









Boufflers, Stanislaus Jean de³



Barb. veg. ^{1. d. 1. p. 1. 1.} M. J. Sedaine
Cat. f. m. ^{1. d. 1. p. 1. 1.} Aug.
Paris 1777
8. ex. 15257, 15238
etc.